

« regardait comme une honte de donner, pour rien, ces résultats presque divins d'un art qui lui avait coûté tant de génie et tant de veilles, et d'un talent qu'il sentait, sans le dire à personne, s'éteindre peu à peu avec sa vie. En vain il essaya de me répondre, il ne fit que redoubler ma colère et les applaudissements de la galerie. Alors il rentra dans le silence, il attendit le jour de sa revanche, et quand le jour vint enfin de prouver qu'il savait comment se venger un grand artiste, il se vengea... à la façon d'un roi de la maison de Valois. »

Celui qu'on accusait d'égoïsme a plus d'une fois déployé la générosité d'un prince ; il suffit de rappeler sa conduite à l'égard de Berlioz...

Nous disions tout à l'heure que Paganini était d'une naïveté adorable ; à ce sujet un de ses amis nous a conté le fait suivant :

« Un jour que je devais aller avec Paganini dîner dans une maison, je fus chez lui le chercher. Sa chambre était dans un désordre incroyable : ici un violon, là un autre, une tabatière sur le lit, une autre parmi les joujoux de son fils. Musique, argent, bonnet, lettres, montres et bottes se trouvaient jetés pêle-mêle. Les chaises, les tables, le lit, pas un objet n'était à une place régulière. Sa figure et sa taille fantastiques surgissaient du sein du chaos. Ses cheveux noirs se cachaient à demi sous un bonnet moins noirs qu'eux ; un foulard jaune enveloppait son cou, un long gilet de couleur chocolat descendait de ses épaules ; sur ses genoux il tenait Achille, son fils, qui, pour le moment, manifestait la plus mauvaise humeur. Il était question de lui laver les mains ; l'enfant se livrait à des accès de violence terribles ; le père conservait un calme qui eut fait honneur à la meilleure bonne d'enfants. De temps à autre seulement il se tournait vers moi et me disait :

— Le pauvre enfant s'ennuie, je ne sais que faire pour l'amuser. J'ai joué avec lui depuis ce matin, je n'en puis plus.

« C'était à mourir de rire de voir Paganini en pantoufles et ses bas sur les talons, faisant des armes contre son fils, dont la tête lui arrivait aux genoux. Le petit s'avancait, hardiment, sabre en main, sur le père qui reculait en criant :

— Assez, assez, je suis déjà blessé !

« Mais le vainqueur ne se déclarait satisfait que lorsqu'il avait vu le vaincu chanceler et tomber sur le lit.

« Quand il fallut songer à s'habiller, ce fut une bien autre histoire. Paganini eut à se mettre en quête de chacun de ses vêtements que l'enfant avait cachés. L'habit était dans une boîte à violon, le gilet dans un tiroir, les bottes sous l'oreiller du lit. Enfin nous partîmes. »

Paganini quitta Paris pour la seconde fois en 1834 ; il y laissait d'ineffaçables souvenirs. Son absence dura près de quatre années, il ne revint parmi nous qu'en 1837.

VI.

Une improvisation.

Paganini était arrivé à Londres au commencement de la saison de 1834. Dans la soirée du 21 juin, une foule de carrosses stationnaient dans *Regent-Street*, un des quartiers les plus fashionables de Londres. Il y avait dans les salons de lord Holland une réunion brillante et choisie ; les femmes les plus remarquables par l'éclat de leurs titres et de leur beauté s'y montraient éblouissantes de toilettes et de pierreries.

On y voyait à la fois l'élite des grands seigneurs, les notabilités du parlement, les illustrations du dandysme, des arts et de la littérature.

Un observateur un peu attentif aurait facilement aper-

çu sur les diverses physionomies tous les signes d'une ardente curiosité, d'une vive impatience : c'est qu'il s'agissait d'entendre ce soir-là un des plus étonnants virtuoses, un des plus merveilleux exécutants qui aient jamais ravi le monde musical, par la puissance, la souplesse et la fécondité de leurs inspirations.

Paganini venait d'arriver à Londres, où son nom seul était connu, mais où l'on n'avait pas eu encore l'occasion de l'entendre. Son apparition dans la capitale de l'Angleterre était donc un véritable événement. De toutes les nouveautés de la saison, celle-ci était sans contredit la plus attrayante. C'est dans les salons de lord Holland, que Paganini allait faire, devant le public de Londres, l'exhibition de son immense talent. Aussi, tout ce qui avait le goût et le sentiment des arts s'était rendu avec empressement à cette fête musicale.

Le célèbre violoniste déploya, dans cette soirée, tous les prestiges de son admirable exécution. Il fut tour à tour sublime, vigoureux, entraînant, passionné, mélancolique et joyeux, plein de coquetterie, d'élégance et de grâce. Jamais exécutant n'avait fait des tours de force aussi merveilleux, jamais l'art du violon n'avait réalisé de tels prodiges.

Les inspirations les plus neuves, les fantaisies les plus originales étaient interprétées sans effort par cet archet d'une inimitable souplesse. Tous les auditeurs étaient émerveillés, ravis, en présence de cette organisation puissante qui savait faire jaillir de nouvelles sources d'intérêt, et donner à la musique un langage et des formes d'une étrange et sublime beauté. Deux heures s'écoulèrent ainsi pendant lesquelles l'enthousiasme de l'illustre et nombreuse assemblée ne se refroidit pas un instant ! Enfin le magique violon de Paganini cessa de se faire entendre.

Tout le monde crut un moment que le concert était fini, mais le célèbre violoniste n'avait voulu que recueillir toutes ses forces pour l'exécution de l'œuvre colossale qui devait terminer la soirée.

L'authenticité des faits qui vont suivre nous a été garantie par un témoin oculaire, dont les assertions méritent une entière confiance ; d'ailleurs, toute étrange qu'elle puisse paraître, la scène que nous allons raconter s'accorde à merveille avec ce que l'on sait déjà des étonnantes ressources et de la prodigieuse imagination de Paganini.

Sur un signe de lord Holland, toutes les bougies qui éclairaient les salons s'éteignirent tout à coup. Au milieu de l'obscurité, une femme se leva et d'une voix lente et fortement accentuée improvisa une de ces légendes sombres, lugubres, terribles, où le fantastique et le merveilleux jouent le principal rôle. Cette femme c'était Anne Radcliffe, le romancier le plus populaire de l'Angleterre, l'auteur des *Mystères d'Udolphe*, ce roman plein de spectres et de fantômes, qui nous a fait si souvent tressaillir d'effroi pendant les longues veillées de l'hiver.

A continuer.

PLAISANTERIES.

Un mot du père Auber... ou d'un autre, car je commence à croire que si Auber avait trouvé seul tous les mots qui lui sont attribués, il n'eût eu guère le temps de songer à ses partitions.

Bref, on lui demande ce qu'il pense de "*La Prairie*," concerto pour piano et orchestre de — ?

C'est, dit-il, de la musique en herbes.
